

Le bien-être à l'école passe par l'architecture

Les établissements scolaires neufs ou rénovés sont conçus pour s'adapter aux évolutions pédagogiques mais aussi aux demandes des enseignants et des parents.

« **N**ous avons la plus belle école de la ville ! », s'exclament les riverains du quartier du Petit-Ivry, à Ivry-sur-Seine, dans le Val-de-Marne. Il faut dire que l'école Anton-Makarenko éclabousse le paysage morose de cette banlieue parisienne avec sa façade et sa clôture striées de lamelles d'aluminium jaunes, orange et rouges.

« C'est la peau d'une clémentine dont les pelures se dispersent », décrit, poète, l'architecte Olivier Leclercq, de l'agence Air Architectures. « Ces couleurs vives doivent faire de l'établissement un signal fort afin de connecter la cité atténuée au reste du quartier. »

Contrairement aux apparences, le bâtiment n'est pas neuf, mais il a été rénové et agrandi, plus de cinquante ans après son ouverture. Une nouvelle vie pour cet établissement longtemps boudé par les classes moyennes qui s'installent depuis quelques années dans les logements neufs du bout de la rue.

Cet objectif social est aussi au service d'une idée neuve à l'école : le bien-être des élèves, mais aussi de leurs parents. Une notion apparue au XXI^e siècle, selon Maurice Mazalto, auteur de nombreux ouvrages sur l'architecture scolaire (voir les pistes page 14).

« Avant, se souvient cet ancien proviseur, on parlait de climat scolaire dont la qualité dépendait du nombre de violences commises dans l'établissement. Depuis la décentralisation, dans les années 1980, les collectivités locales commencent à choisir des architectes locaux plus soucieux de l'environnement et des usagers. Aujourd'hui, cette notion s'impose partout, après avoir été longtemps l'apanage du privé. Elle dépend de l'aménagement de l'établissement : l'enfant s'y rend-il ou le quitte-t-il facilement ? Peut-il courir ou s'isoler quand il le souhaite ? L'espace d'apprentissage lui facilite-t-il la tâche ? Si l'architecte se soucie de pédagogie, il va privilégier le bien-être. Sinon, il mettra l'accent sur l'esthétique du bâtiment. Pour éviter cet écueil, l'idéal est de consulter les usagers, les enseignants, les enfants et aussi les parents, qui ont

été longtemps maintenus à l'extérieur de l'enceinte de l'école. »

C'est ce qu'a fait la municipalité d'Ivry-sur-Seine avec les parents d'élèves : ceux-ci souhaitaient la construction d'un deuxième bâtiment sur un terrain proche pour avoir deux petites écoles au lieu d'une grosse. Mais l'argent manquait. L'opposition, pour sa part, visait une démolition, que la mairie jugeait trop violente psychologiquement pour les riverains.

Une fois le projet d'extension validé, la consultation s'est poursuivie pour décider de l'aménagement d'une place piétonne devant l'une des entrées. « Nous étions partis pour végétaliser ce parvis, explique Olivier Leclercq, mais les habitants avaient envie de faire place nette pour organiser fêtes et marchés. Une belle manière de faire rentrer la ville dans l'école. »

Si l'architecte se soucie de pédagogie, il va privilégier le bien-être. Sinon, il mettra l'accent sur l'esthétique du bâtiment.



L'école Makarenko à Ivry-sur-Seine, dans le Val-de-Marne. David Boureau

Autre souhait des enseignants lassés de voir leurs classes occupées pour les activités périscolaires : gagner de la place pour créer, au rez-de-chaussée, un centre de loisirs. Les réfectoires ont donc été installés au premier étage dans des espaces dépourvus de poteaux et dont l'acoustique a été atténuée.

Mais tous les vœux n'ont pas été exaucés. « Les enseignants voulaient que les maternelles soient en bas, raconte l'architecte, mais nous avons insisté pour qu'elles soient en haut de la nouvelle aile afin de profiter de la lumière. » Installées au deuxième étage, les neuf nouvelles classes, dotées de larges fenêtres, sont extrêmement lumineuses, tout comme le couloir, qui donne sur une grande terrasse destinée à des activités pédagogiques en extérieur. Le hall d'accueil est également baigné de lumière, grand espace ouvert sur les deux étages supérieurs auxquels on accède par un joli escalier en palissade de bois peinte en blanc.

Le bien-être à l'école passe par l'architecture

« Depuis la décentralisation, dans les années 1980, les collectivités locales commencent à choisir des architectes locaux plus soucieux de l'environnement et des usagers. »



Au collège Simone-Veil de Lamballe (Côtes-d'Armor), l'alliance de bois et de béton est ponctuée de puits de lumière. Luc Boegly 2018

●●● Suite de la page 13.

Conviviale, cette idée d'atrium est également à l'œuvre dans de nombreuses autres constructions récentes. Au tout nouveau collège Simone-Veil de Lamballe (Côtes-d'Armor), une longue et élégante circulation en bois et béton, ponctuée de puits de lumière, amène aux salles de classe, aménagées aux deux étages supérieurs du bâtiment. Cette superbe réalisation, imaginée par l'agence autrichienne Dietrich Untertrifaller et mise en œuvre par une équipe locale, Colas Durand Architectes, n'a que très peu de poteaux. « Les besoins pédagogiques étant flexibles, le bâtiment devait être facilement modulable », justifie Raphaël Colas.

Spécialiste de l'architecture scolaire, Antoine Assus affectionne également ces atrioms qui aèrent et illuminent les couloirs des établissements qu'il a livrés à Antibes en 2012 (collège Sidney-Bechet) et à côté de Grenoble en 2016 (collège Les Saules). Il regrette toutefois sa faible marge de liberté. « Les programmes sont quantifiés à la virgule près, et l'accent est mis sur la maintenance, la durabilité, la sécurité, les économies et non la pédagogie, déplore-t-il. Le rapport entre surface utile et totale doit être proche de 1. J'essaye donc de m'insinuer

dans les espaces "inutiles" que le maître d'ouvrage voudrait contenir au maximum. Par exemple, j'ai imaginé, pour un groupe scolaire à Massy (Essonne), un large escalier à faible pente qui peut servir de gradin pour les petits. »

Peu nombreux dans le hall du collège de Lamballe, les bancs, gradins et autres banquettes sous fenêtre sont souvent oubliés. « Ce sont pourtant des solutions simples, bon marché et efficaces pour permettre aux enfants de discuter et de régler les conflits par la parole et non par les poings », souligne Maurice Mazalto.

En revanche, une superbe salle polyvalente (avec gradins rétractables!) communiquant avec l'extérieur du collège a été aménagée dans une excroissance du rez-de-chaussée, afin d'accueillir les parents et de permettre aussi peut-être d'autres usages.

« Avec l'introduction massive du numérique, les espaces d'apprentissage et de divertissement sont de plus en plus poreux, puisque la majorité des écoles sont dotées du wi-fi, observe Maurice Mazalto. Les espaces communs qui n'avaient pas de fonction pédagogique vont sans doute être réhabilités. » En espérant que le « bien-apprendre » et le bien-être en sortent gagnants...

Stéphane Dreyfus

pistes

Des livres

Concevoir des espaces scolaires pour le bien-être et la réussite, de Maurice Mazalto, L'Harmattan, 194 p., 25 €. L'auteur se penche sur les différents espaces scolaires, de la salle des professeurs à celle de la classe, en passant

par les toilettes et la cantine, en donnant des exemples précis d'améliorations possibles.

Architectures scolaires (1900-1939), d'Anne-Marie Châtelet, Patrimoine, 176 p., 25 €. Panorama fouillé des établissements les plus emblématiques de la période, du lycée Masséna, à Nice, à l'école de plein air de Suresnes.

Un site

archiclasse.education.fr
Ce site de l'éducation nationale recense des expériences d'aménagement et d'architecture scolaires qui s'appuient sur les outils numériques et accompagne les collectivités locales dans leurs projets de rénovation ou de construction.

témoignages

Ce qu'ils en disent

« Les parents disposent d'un local »

Sophie, 50 ans, mère d'une ancienne élève de l'école Makarenko d'Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne)

« L'extension de l'école Makarenko a donné des respirations intéressantes, même s'il aurait été préférable d'installer les classes de maternelle au rez-de-chaussée plutôt que dans les étages. L'architecte a toutefois tenu compte de certaines de nos remarques : il a fait poser beaucoup de portemanteaux car les élèves n'en ont jamais assez. Et les parents disposent aujourd'hui d'un local où ils peuvent se réunir. »

« Je ne me sentais pas bien dans la classe car elle était trop triste »

Johane, 12 ans, élève de cinquième à Cachan (Val-de-Marne)

« J'aime bien le style vintage d'un des bâtiments de mon collège, même si la peinture est craquelée sur les murs. Mon ancienne école était toute neuve, le style était un peu froid. Parfois, je ne me sentais pas bien dans la classe car elle était trop triste, sans posters aux murs. La façade en bois était jolie mais je n'aimais

pas trop l'escalier violet que l'on voyait de la cour. Je préfère les couleurs simples, comme celles de mon collège : bleu ou vert. C'est moins fatigant à regarder qu'un jaune ou un rouge vif. Mais ce qui compte le plus, ce sont mes amis. Le cadre et les professeurs, on s'y fait. »

« Un sas où discuter avec les parents et les élèves »

Marie, 29 ans, enseignante dans une école élémentaire en région parisienne

« L'espace de la classe ne va pas du tout de soi pour un enfant. Les premières semaines à la maternelle sont consacrées à l'appropriation de chaque recoin par les petits. Même en primaire, les élèves aiment que les espaces soient clairement identifiés, mis en scène. Plus ils le sont, mieux ils s'y sentent. Il faut par exemple veiller à ce que les meubles ne soient pas trop hauts car les enfants ont besoin de sentir que je les vois. Dans les autres lieux scolaires, c'est pareil.

Consultés en début d'année sur des aménagements dans l'école, les élèves ont voté massivement pour les nouveaux tracés dans la cour. Pour ma part, j'aimerais qu'il y ait un sas entre l'enceinte de l'école et la rue, pour nous permettre, enfants, parents et enseignants, de discuter un peu après le temps scolaire. »

« J'ai parfois envie de casser les murs! »

Sabine, 44 ans, enseignante dans une école primaire à Paris

« Je travaille dans une très belle école construite en pierre de meulière à la fin du XIX^e siècle. Donnant sur un jardin et une impasse, le bâtiment est très agréable, au calme et baigné de lumière. À tel point que les enfants sont éblouis par le soleil... Nous ne pouvons d'ailleurs pas utiliser les nouveaux tableaux blancs interactifs, faute de pouvoir plonger la salle dans l'obscurité.

La cour de récréation et les classes sont petites. Il faut constamment revoir l'aménagement de la classe en fonction des objectifs pédagogiques. L'exiguïté oblige à toujours sacrifier quelque chose. Heureusement, le mobilier est léger, bien que trop fragile. J'utilise souvent mon tournevis...

Il y a quelques années, j'ai visité une école en banlieue parisienne en forme d'hexagone où les classes étaient aménagées sur le pourtour et séparées par des parois coulissantes. Cela permet à deux classes de travailler ensemble. Dans mon établissement, c'est possible en ouvrant une petite porte mitoyenne, qu'on rêverait plus large. J'ai parfois envie de casser les murs! »

Recueilli par Stéphane Dreyfus

Prochain dossier:
Être père à l'heure du genre

Circulation facile, perspectives étonnantes, éclairages naturels, économies d'énergie... Les établissements scolaires innovent.

Trois réalisations originales

Lycée La Plaine, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis).

Ouvert sur le quartier de la Montjoie, au sud de Saint-Denis, ce lycée, doté d'un internat, livré en 2017 par l'agence Brenac & Gonzalez, est spectaculaire : ses volumes sont superposés de manière à constituer des ponts qui ouvrent des perspectives étonnantes.

Les façades jouent sur les textures, béton blanc côté ville, bois gris ondulant côté cour. Lycée et internat sont reliés par les salles de restauration.

Stefan Tuchila Archiphotos.com



École Stéphane Hessel-Les Zéfirottes, à Montreuil (Seine-Saint-Denis). Cette très belle école en bois construite par l'architecte Christian Hackel dans un jardin et livrée en 2014 produit plus d'énergie qu'elle n'en consomme (isolant en paille, panneaux solaires). La circulation est fluide, la cour est vaste et il y a même un local pour les parents. Mais des détails ont été négligés : les dalles poreuses qui récupèrent les eaux de pluie sont très glissantes et abrasives, les plaques de zinc vissées dans le sol de la cour sont chauffées à blanc l'été et ont brûlé le pied d'un enfant. Les enseignants se plaignent souvent au quotidien.

Xavier Testelin/Divergence



Collège Rosa Parks à Lézignan-Corbières (Aude). Dans la région très ventée de l'Aude, l'agence BPA a livré en 2016 un collège de plain pied, avec une cour enserrée dans le bâtiment comme un cloître. « Le département a insisté sur la possibilité de surveiller la cour, explique l'architecte Antoine Assus. Mais nous avons cherché à la rendre ouverte et spectaculaire. » Les locaux sont desservis par des galeries abritées des intempéries, du vent ou de la canicule et complétées ponctuellement par des circulations intérieures éclairées naturellement.

BPA Architecture



#AirDuTemps.

Les 7-11 ans se passionnent pour les combats de ces toupies aux airs de manga qui ont été le jouet phare de Noël.

Le retour des toupies Beyblade



Depuis Noël, à l'école primaire, les toupies Beyblade sont dans toutes les poches des écoliers. Il s'est en effet vendu l'an dernier pas moins de 3 millions de ces

petits objets tourbillonnant, qui étaient en tête des ventes de Noël. Les toupies Beyblade font donc leur grand retour, après leurs premières heures de gloire en 2003 puis en 2010. Malgré leur aspect « manga » sophistiqué, elles ne sont que de simples toupies : on remonte le lanceur puis on les lâche dans une arène ou à même le sol. Le but : tourner plus longtemps que la toupie de son adversaire ou parvenir à éjecter la toupie de celui-ci. Et emporter au passage la Beyblade du perdant.

Sous cette apparente simplicité se cache pourtant une dose de stratégie et d'ingéniosité qui assure le succès de ce jeu, décrypte Franck Mathais, porte-parole de JouéClub. Chaque modèle a ses caractéristiques propres : certains sont plus rapides, d'autres tournent plus longtemps. Il y a aussi des toupies d'attaque et des toupies de défense. Toutes peuvent être montées et démontées pour les rendre plus performantes et les adapter aux forces et faiblesses de l'adversaire.

Au final, explique Franck Mathais, ces toupies Beyblade correspondent parfaitement au jouet idéal pour les 7 à 11 ans. « Elles font partie de cette catégorie toujours plébiscitée des jeux nomades, qu'on emmène partout au fond de sa poche. Elles répon-

dent aussi au goût des enfants pour la compétition et la collection : en quelques minutes, grâce à un peu d'adresse et de tactique, ils peuvent espérer élargir leur collection. »

D'autant que, bien sûr, le marketing veille au grain. Il existe ainsi des modèles rares que tous les petits rêvent de remporter. Hasbro, le fabricant des Beyblade, peut surtout compter sur un soutien de poids avec la diffusion, chaque jour sur la chaîne de télévision Gulli, d'un dessin animé à la gloire des toupies. Des compétitions officielles, Coupe du monde et Coupe de France en tête, sont même organisées afin d'attiser la flamme.

À notre avis

Les succès de ces toupies caparaçonnées de plastique soulignent une fois de plus à quel point les enfants sont des cibles du marketing et restent influencés, à l'heure d'Internet, par les programmes télévisés. D'ailleurs, les fabricants ne s'y trompent pas et prennent désormais soin d'accompagner le lancement de tous leurs nouveaux produits par une déclinaison télévisuelle destinée à livrer un imaginaire « clés en mains » aux plus petits. Il est sans doute utile de l'expliquer aux enfants. Afin qu'ils comprennent que ces modes de cours de récré ne sont pas aussi spontanées qu'ils le croient.

Emmanuelle Lucas

chronique



Jacques Arènes
Psychologue et psychanalyste

Et en plus il ronfle!

Le couple détient quelques kilomètres au compteur. Et l'un des deux essaie de se maintenir séduisant(e), tandis que l'autre se laisse aller. Au point que le désir est moins présent. Et en plus il ronfle! Car, oui, c'est souvent à monsieur que cela arrive! À force d'entendre ce bruit, elle ne le supporte plus. Le ronflement, amusant au début, devient envahissant. Et puis, le partenaire s'empâte. Il ne fait pas d'efforts. En fait, si son corps est difficile à supporter, c'est que le reste n'a pas bien suivi.

Tel est le versant douloureux des habitudes: le conjoint demeure charmant vis-à-vis des amis, il est plein d'attentions, mais pas vraiment quand le couple se retrouve seul. L'habitude, c'est très bien: on connaît les défauts et les qualités de l'autre; on prévient, quand on fait attention, les attentes et les désirs de son conjoint, aussi bien au niveau de la relation que dans la sexualité. Mais, à l'inverse, il s'installe aussi parfois, avec l'habitude, une incompréhension quotidienne qui peut paraître infranchissable.

Ce n'est pas nécessairement à partir des désaccords essentiels sur le sens de la vie que ce mur d'incompréhension s'installe. C'est à propos de détails infimes du quotidien que l'on se rend compte, ou que l'on croit percevoir, que l'autre ne nous reconnaît pas, qu'il ou elle ne nous prête plus attention. Les défauts et manques du conjoint – même non contrôlables – deviennent intolérables, parce qu'on a perdu l'illusion de les changer. Que l'on ait 20 ans ou 45 ans, le désir d'être aimé, désiré et reconnu est tout aussi essentiel. Simplement, avec la maturité, le « réalisme » s'installe: on se raconte moins d'histoires sur les possibilités de changement. Au risque du pessimisme.

Tout couple se confronte, même au bout de quelques années, à cette épreuve de la durée avec l'autre, avec sa manière d'être et de vivre son corps. Avec le temps, celui qui était fami-

lier redevient, par moments, « étrange ». On s'habitue à son propre corps, plus ou moins: ce que l'on perçoit dans le miroir ne correspond pas toujours à ce qu'on aimerait. Ce décalage existe aussi pour le corps de l'autre. Parfois on ne regarde plus le corps du conjoint – il nous est devenu transparent – et d'autres fois, au contraire, il est trop présent. Il se fait trop insistant dans sa manière d'exister. Celui qui, jusque-là, était proche emplit alors étonnamment le silence de la nuit.

Tout couple se confronte, même au bout de quelques années, à cette épreuve de la durée avec l'autre, avec sa manière d'être et de vivre son corps. Avec le temps, celui qui était familier redevient, par moments, « étrange ».

À entendre ce corps livré à ses propres grognements dans le sommeil, difficile de garder l'idée qu'il est celui d'un être de parole! C'est donc la (bonne) question à se poser, celle de la parole que nous échangeons déjà pendant la journée. Revenons à cette parole qui s'est faite plus rare ou moins attentive dans le couple. Nous avons tous besoin d'échanger et de nommer les choses de l'esprit comme celles du corps. Dire le désir, mais dire aussi – avec délicatesse – ce que nous inspire et nous fait ressentir le corps de l'autre. Peut-être son corps n'est-il plus désirable de la même manière. Comment l'exprimer avec humour sans tomber dans la disqualification? Comment dire nos attentes, tout en acceptant les limites et les marques du temps?

essentiel

Album documentaire
L'Atlas
des merveilles
du monde



Il y a le Mont-Saint-Michel, la pyramide de Kheops, le Taj Mahal ou encore la grande muraille de Chine. Mais on découvre aussi d'autres trésors méconnus qui témoignent de l'ingéniosité et de la mégalomanie des hommes et bien d'autres merveilles dont la nature a le secret. Chaque double page de ce documentaire au format généreux est une nouvelle destination, avec ses attraits, ses curiosités. Une belle et ludique leçon de géographie, servie par un graphisme soigné et des textes qui dopent la curiosité. Un condensé de patrimoine mondial à l'attention des petits lecteurs voyageurs.

Denis Peiron

De Ben Handicott,
illustrations de Lucy Letherland
Milan, 25 €. À partir de 6 ans.

Livre-CD
Tous heureux



Difficile de ne pas succomber à la bonne humeur de Tatïe Jambon, alias Marianne James, qui emmène ses auditeurs à la recherche du bonheur, loin des dépressions et nuages gris. Dix chansons pour virer le chagrin, dépasser les petits coups de mou et partager de la joie en famille. Soyons vigilants, on n'est jamais à l'abri d'une bonne nouvelle!

Blandine Canonne

Conte musical de Valérie Bour,
interprété par Marianne James.
Éd. des Braques ou CD Victorie
music, 18 €. Dès 4 ans.

On en parle. Le Centre Pompidou, comme d'autres musées parisiens, propose des visites guidées spécialement destinées aux tout-petits.

Les musées ouvrent leurs portes aux bébés



« Cosy visite », adaptée aux bébés, au Centre Pompidou. Centre Pompidou

« Mon petit doigt m'a dit qu'il y avait plein de carrés dans le musée... On va partir les chercher! » Pleine d'entrain, l'animatrice Sandra Beaufiles entame une comptine, bientôt reprise en chœur par une dizaine de parents qui canalisent tant bien que mal leur joyeuse marmaille. Six bébés de 9 à 21 mois se sont retrouvés ici, au quatrième étage du Centre Pompidou, à Paris, pour une « cosy visite » – une visite douillette, confortable – sur le thème du carré.

C'est parti pour une déambulation d'une trentaine de minutes à la découverte des collections contemporaines. Premier arrêt devant les 144 Carrés d'étain de Carl André. Sur le sol, « un grand carré tout habillé de gris, tout habillé de froid! » L'animatrice fait cliqueter sa bague sur la surface argentée et distribue à chaque enfant un petit coussin grisâtre. Augustin tapote le métal glacé. Milan colle son oreiller contre sa joue...

« L'idée est de s'adresser à leurs sens, jouer sur la répétition des mots », explique l'animatrice. À l'initiative du projet lancé en novembre 2017, Sarah Mattera et Catherine Boireau ont voulu offrir « une bulle hors du quotidien entre parents et enfant ». Depuis peu, ce genre de visites destinées aux tout-petits fleurissent dans les mu-

sées parisiens. De « Ma petite visite contée » au Quai-Branly (0 à 3 ans) à la « Baby visite » du Musée d'art moderne (0 à 8 mois).

À l'issue de la séance, Lydie confie avoir passé « un beau moment d'échange » avec son petit-fils Samy, 9 mois. « L'idée est de l'habituer à être en contact avec l'art le plus tôt possible. »

Mais à moins de 2 ans, quel resenti esthétique un bébé peut-il bien éprouver? Le docteur en psychologie du développement Didier Pleux reste dubitatif. « Ça m'ennuie car on s'adresse à l'enfant comme si c'était un adulte. Je crois à la maturation lente chez l'enfant, et la surstimulation me paraît délétère. »

Difficile de capter toute l'attention de nos bébés et de savoir ce qu'ils retiennent réellement d'une telle visite. Mais le nombre restreint de participants – 8 enfants au maximum – et la durée limitée offrent les conditions d'un moment privilégié entre parents et enfants, hors de la maison. « Une démarche intéressante pour l'éveil de l'enfant », estime la pédopsychiatre Christine Barois. « Cela permet de désanctuariser le musée. »

Sophie Souchard

Au Centre Pompidou, chaque premier vendredi et dernier samedi du mois.
Sur réservation, tél. : 01.44.78.12.57
ou www.centrepompidou.fr